

Léon Wuidar

**Mémoires d'un peintre liégeois
1945-1980**



ÉDITIONS DU PERRON

Le 11 avril 2018

Mon cher Léon Wuidar,

Vous me voyez très sensible à l'honneur que vous me faites de me proposer la rédaction de l'introduction à cet ouvrage.

À l'instant d'écrire ces lignes, j'avoue ne toujours pas comprendre ce qui me vaut cet honneur ni si je serai digne de votre attente.

Tant d'autres pourraient, mieux que moi, vous offrir leurs mots, analyser votre œuvre. Nous nous fréquentons si peu, il est vrai.

Mais laissez-moi plutôt vous écrire pourquoi je n'ai trop longtemps hésité à accepter votre proposition : c'est que, pour moi, vous demeurez un mystère. Voici en effet quarante ans que vous vous êtes engagé en abstraction – en *abstraction géométrique* préciseront les historiens et les amateurs d'art, afin de bien la distinguer de celle que pratiquent ceux qui, à la ligne, aux volumes parfaits et à la méditation, préfèrent le geste et l'improvisation ; il convient parfois de mettre des mots pour ne trop se méprendre.

Comment faites-vous donc, depuis tout ce temps, pour agencer ces cercles, ces droites, ces lettres, en déplacer les couleurs, sans jamais vous répéter, sans ennuyer le public et, mieux encore, sans vous ennuyer vous-même ni tricher, quand tant d'autres occupent un « créneau » comme on le fait d'une place de parking et n'en bougeront plus ? Comment faites-vous, depuis tout ce temps, pour poursuivre cette expérience géométrique que d'aucuns voudraient sans issue quand vous lui offrez autant de variétés ?

C'est qu'il doit y avoir en votre œuvre autre chose que ces arpèges géométriques et ces gammes colorées, quelque chose de la fugue, et je parierais bien que vous êtes à vos heures mélomane. À ce propos, laissez-moi vous confier ceci : la première fois que je vous vis – j'entends la première fois que je mis un visage sur vos tableaux – c'était voici plus de vingt ans, à l'occasion d'un concours d'art public où vous veniez défendre votre projet. J'ai songé alors, vous regardant, avec votre cravate gris-argent soigneusement nouée sur une chemise sombre et votre costume strict, que vous vous étiez un instant éclipsé d'un orchestre, un orchestre de jazz par exemple, façon *West Coast*, où vous auriez été, mettons, contrebassiste ou saxophoniste, je vous y vois mieux qu'aux *drums* ou à la trompette. Vous avez ce jour-là détaillé votre projet avec humour et rigueur – ce n'est pas toujours incompatible – et vos réponses furent toutes mesurées, formulées dans un sourire un peu timide. Peut-être est-ce là, en nos brefs apartés, que j'ai senti quelque connivence, la même retrouvée à chacune de nos trop rares rencontres. Je vous connaissais sans doute un peu : savez-vous que Jo Delahaut et Victor Noël, qui vous tenaient en haute estime, m'avaient parlé de vous ? Et qu'à Liège, cette ville de flibustiers prêts à toutes les aventures, vous êtes apprécié de ceux qui agitent cette ardente cité ? C'est qu'il vous survient, sans aucun mimétisme, sans rien céder de ce que vous êtes, de déroger un temps à l'apparente rectitude de vos compositions pour vous laisser aller à une bienveillante curiosité.

Vous avez œuvré longtemps, sans bruit, admiré de quelques-uns, suivi d'un cercle restreint, jusqu'à ce qu'un galeriste, Rodolphe

Janssen, s'avisant lui aussi de déroger à sa ligne, vienne surprendre son public, et vous de même, vous ouvrant régulièrement ses cimaises en vous offrant une audience inattendue. Ce succès, cher Léon Wuidar, vous l'accueillez avec mesure, sans emphase et semblable à vous-même, vous en savourez les fruits, sans rien changer de votre quotidien mais trouvant avec ce livre une façon de rendre à ces lieux et ces hommes qui vous rendirent l'art familier, l'hommage qu'il vous semblait leur devoir.

Mais je vous avais promis d'être bref, et voici que j'abuse de ces lignes, que je retarde le lecteur dans mes considérations quand il devrait déjà être à lire vos premiers souvenirs d'enfance, avec leur précision du détail, tels ces coupons dans l'atelier familial. Voici donc vos souvenirs d'une petite histoire de l'art qui pour vous fut grande puisqu'en ces temps de grisaille succédant à la guerre, l'APIAW vous offrit de ne pas trop désespérer du monde. Permettez-moi donc, comme on dit « il est tard », de prendre à présent congé, non sans vous remercier encore pour ce que vous donnez et continuez à donner. Et laissez-moi pour finir ajouter ceci : si je n'ai pas aimé l'école, j'ai aimé certains maîtres. J'aurais aimé que vous fussiez l'un de ceux-là.

Je vous serre la main.

Très amicalement,

Xavier Canonne
Directeur du musée de la Photographie, Charleroi

Avant-propos

L'APIAW, *Association pour le progrès intellectuel et artistique de la Wallonie*, a eu à Liège dans le domaine artistique un rôle important de 1945 à 1980. Quelque peu oubliée aujourd'hui, elle a pourtant nourri ma réflexion en profondeur. Je voudrais donc l'évoquer, tout en y ajoutant témoignages et souvenirs personnels.

Quand il est fait mention sans plus de précision du musée des Beaux-Arts, il s'agit toujours de comprendre que c'est celui de la Ville de Liège. De même, lorsque l'académie est mentionnée sans précision, il s'agit de l'académie des Beaux-Arts de Liège.

Souvenirs entremêlés

Ce témoignage est donc double. C'est d'abord un rappel de ce qu'a été l'APIAW et de son contexte. Ensuite, des souvenirs personnels qui, plus ou moins, tôt ou tard, ou pas du tout, se mêlent aux expositions concernées. J'ai bien conscience, depuis très longtemps, de tout le bénéfice que j'ai pu en tirer. Toute ma reconnaissance et mon admiration vont à ces quelques Liégeois évoqués dans ces pages.

« Mettez-vous à l'abri, j'écris mes souvenirs ! »

Mémoires d'un peintre liégeois

Avant la guerre

Le musée des Beaux-Arts possédait un ensemble de tableaux variés, plutôt quelconque. Parmi les peintures, on pouvait pourtant distinguer un portrait en pied de Napoléon Bonaparte, premier consul, réalisé par Ingres, quelques petites peintures d'Eugène Boudin et une autre de Claude Monet.

Tout change en 1939 avec les achats de Lucerne, lors d'une vente aux enchères d'œuvres saisies par les nazis et considérées comme la manifestation d'un art dégénéré. Neuf tableaux viennent enrichir la collection liégeoise. Des achats à Paris, quelque temps après, vont s'y ajouter : neuf autres tableaux acquis grâce à la réserve de fonds réunie et non utilisée à Lucerne.

Pendant la guerre

Parmi les souvenirs de mon enfance, il en est un que je veux évoquer. J'ai trois ans. Dans la baignoire, j'ai un hochet translucide en forme de boule. Il est rempli de formes simples, cercles, carrés, etc., toutes de couleurs vives, qui font mon ravissement. Quand on tourne la boule, les formes s'en vont, d'autres arrivent. Il faut quelquefois tourner longtemps pour qu'elles reviennent. La baignoire était un luxe. Nous n'en aurons plus pendant des années suite à deux déménagements.

Je crois avoir toujours eu du plaisir à regarder autour de moi, et les formes et les couleurs. J'ai su très tôt ce qu'était le violet, et le losange comme l'étoile m'étaient très agréables. Pas toujours, cependant. Un jour,

en fin de journée, alors que j'accompagne mes parents, j'entends ma mère dire à mon père à voix basse: «As-tu vu? Il porte l'étoile jaune.» Le ton est grave et je l'ai bien senti. Je me retourne, mais dans la rue silencieuse, je ne vois que des dos gris qui s'éloignent.

C'est la guerre et je joue. Je m'occupe comme je peux, seul enfant parmi des adultes. Dans le magasin de mon père, je ramasse des bouts de ficelle et des morceaux de papier. Ce qui fait mon plaisir, c'est d'avoir reçu une boîte en fer blanc. J'y glisse les quelques bouts de crayons qu'on m'a donnés: rouge, bleu, noir, rouge à un bout et bleu à l'autre. Et aussi un crayon à l'aniline...

J'aime aussi, à l'étage, pousser la porte d'une pièce vide. Aux murs, il y a un papier peint: des motifs géométriques disposés sur une structure qui rappelle le triangle équilatéral, des motifs composés de barrettes étroites d'un orange et d'un brun éteints. Dans un angle, le papier est décollé. Le soulever permet de découvrir tout autre chose: de fins motifs floraux formant des horizontales et des verticales. Tout un quadrillage composé de fines fleurettes et de petites feuilles entrelacées. Des couleurs, autrefois rouges et vertes, aujourd'hui me reste un vague souvenir.

Imaginons une pièce de mobilier, un meuble dressé contre le mur, une commode à tiroirs. Un meuble de notre temps, un meuble en bois blanc, teinté en brun foncé pour imiter le chêne ou le noyer, un meuble acheté dans un magasin du quartier. Bords moulurés et pieds décorés.

À Liège, vers 1943, quelques personnes issues du monde universitaire et de l'industrie fondent, clandestinement, l'Association pour le progrès intellectuel et artistique de la Wallonie, l'APIAW. Les initiateurs ont un projet ambitieux pour la partie francophone du pays.

- 1) L'adaptation de l'enseignement.
- 2) La création d'organismes littéraires, scientifiques, artistiques et musicaux.

- 3) L'édition de collections, revues et journaux.
- 4) L'encouragement des initiatives favorisant le développement intellectuel et artistique en Wallonie.
- 5) La protection des intérêts moraux et professionnels des intellectuels et des artistes.

Selon les statuts de l'association, les promoteurs de l'APIAW sont MM. Georges Alexis van Stratum, Zénon Bacq, Victor Bohet, Georges Crahay, Georges Dedoyard, Fernand Dehousse, Maurice Delbouille, Jean Firket, Marcel Florquin, Edmond Forêt, Lucien Godeaux, Fernand Graindorge, Hermann Kaisin, Armand Monoyer, Marcel Paquot, Félix Renard, Albert Schlag, Fernand Schreurs, Fernand Sternon, Marcel Thiry, Jean Van Beneden.

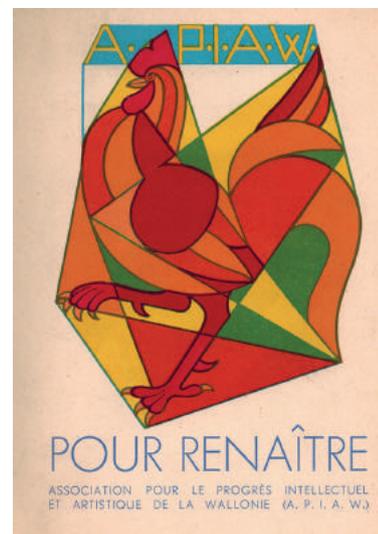
Après la guerre

Liège est libérée les 7 et 8 septembre 1944 et l'APIAW est constituée en ASBL le 7 novembre. Le projet sera exposé dans un petit ouvrage d'une soixantaine de pages, sans date, sorti vraisemblablement en mars 1945. Il est intitulé *Pour renaître*. La couverture est illustrée par un coq multicolore.

Les exposés y sont clairs. À les relire, on ne peut cependant qu'être surpris à la page 46 par la mention « le juif Picasso ». Curieuse façon d'écrire, qui semble dater d'un temps passé ! La ville est libre depuis quelques mois. L'horreur des camps est encore à découvrir.

En ville, il y a des soldats américains partout. Certains mangent des tomates comme nous croquons une pomme. Les insignes m'intéressent, je n'en comprends pas du tout le sens, mais j'en apprécie les formes. Tout m'intéresse et je regarde tout.

Ma mère n'a pas voulu que je voie les soldats allemands s'en allant en débandade, en traînant n'importe quoi dans un silence rompu par quelques



Pour renaître, couverture de la brochure de l'APIAW, sans date (vers mars 1945).

coups de feu (j'ai quand même regardé!). Elle veut me protéger. Elle me cache toute image qui témoigne de la violence. Elle ne m'empêchera pas de voir, et de revoir, dans la vitrine d'un opticien, des photos de la libération du camp de Buchenwald.

La maison de mon enfance, 20 rue Neuvise

Le rez-de-chaussée de la maison est occupé par un magasin. Tout y est vieillot, usé, étroit, occupé par des rayonnages et des comptoirs d'un autre temps. La porte vitrée est couverte le soir par un panneau de bois. En bas, une fente horizontale accueille le courrier qu'un facteur, vieux et maussade, distribue chaque jour, y compris le dimanche. Les lettres tombent à même le sol.

À l'extérieur, à gauche de la porte, une longue tige de fer articulée, terminée par une poignée, met en branle une cloche, grosse et sonore. À droite de la porte, une enseigne en tôle peinte, assez grande et assez haute pour être vue de loin, permet de lire en lettres rouges sur un fond d'ocre claire *À la bonne coupe*.

La porte ouverte laisse voir un carrelage de pierre noire, usé et poli par de multiples nettoyages. À gauche encore, le long du mur, court une banquette de bois, qui a été peinte autrefois. Elle est assez longue pour accueillir jusqu'à trois personnes, en général des femmes de mineurs ou encore des paysannes venues du Limbourg. Elles apprécient ce moment où elles peuvent reposer un instant leurs jambes alourdies. La partie du mur où peuvent s'appuyer des dos fatigués est tapissée d'un papier peint, un motif en trompe-l'œil qui ne trompe personne et qui représente un mur de briques rouges rejointoyées d'un ciment ocre jaune. Le reste du mur est lui aussi recouvert d'un papier plus ancien, d'une couleur si passée qu'elle est devenue indéfinissable. Avant cette banquette, un grand cylindre de

tôle, la base terminée par une large doucine, reçoit les parapluies noirs ruisselant d'eau. Je me souviens de sa surface animée par une peinture terre de Sienne et ocre jaune sur laquelle s'étalaient d'opulentes fleurs.

En face de la banquette, il y a un comptoir de bois, peint lui aussi et orné de formes appliquées qui en soulignent la structure. Le dessus de ce comptoir est si usé que le dessin des planches est tout apparent.

À gauche toujours, au bout du comptoir, un petit bureau portatif sert à plusieurs usages. L'intérieur est occupé par un casier métallique dans lequel se trouvent quelques billets de banque, des pièces de monnaie, quelques médailles égarées comme celles d'un saint Antoine et de l'Immaculée Conception, et l'une ou l'autre pièce de monnaie, fausse ou étrangère. Un rectangle de marbre blanc tout terni, de la taille d'une carte postale, permet, en la faisant sonner, le contrôle d'une pièce douteuse. Sa sonorité déterminera son sort.

Un encrier, un porte-plume, quelques crayons y traînent aussi. Un grand carnet de feuilles détachables, quelques feuilles de papier carbone et un crayon à l'aniline suffisent pour rédiger les rares factures demandées. Une paire de ciseaux, une boîte métallique avec des épingles, une autre servant de tampon encreur et une en bois, plus grande, complètent le contenu de ce bureau.

La boîte en bois, qui n'est que rarement ouverte, contient des timbres en caoutchouc destinés à imprimer des étiquettes à poser sur la marchandise dans la vitrine, c'est-à-dire une série complète de chiffres, quelques lettres et de courts textes comme *pur fil*, *la chemise*, *sur mesure*, *la combinaison* ainsi qu'une main avec un index pointé.

Derrière ce comptoir, un rayonnage occupe toute la hauteur du mur. Il est occupé par un peu de marchandise, pantalons, vestes de travail ou encore quelques chemises. En bas, de grands tiroirs contiennent de la bonneterie et des chaussettes. Entre rayonnage et comptoir, sur le sol est

posé un plancher de bois, à claire-voie, évitant ainsi au personnel le contact avec le carrelage glacé pendant les mois d'hiver.

En fin de journée, le sol est couvert de bouts de papier et de bouts de ficelle. Ce qui est la même chose car, en développant ces bouts de ficelle, on peut découvrir le papier tordu qui remplace le chanvre en pénurie.

Une simple ampoule de faible intensité éclaire le lieu.

Ce magasin est ouvert tous les jours de la semaine, de sept heures du matin à sept heures du soir. Voilà le lieu où je vis jusqu'à l'âge de dix ans. Est-il nécessaire de poursuivre cette description au risque de vous ennuyer ? Je ne le crois pas.

Dans ce lieu exigu, dans l'entre-deux-guerres, ont travaillé jusqu'à cinq personnes. Un commerce florissant avec quelques gros clients comme Nestlé et le Nord-Belge (une compagnie privée de chemins de fer). Le premier étage, tout aussi petit, est occupé par un atelier de coupe.

L'aspect d'un lieu n'est pas tout. Il y a une vie dans ce décor, une vie qui pourrait se résumer à: « Rien ne se perd » !

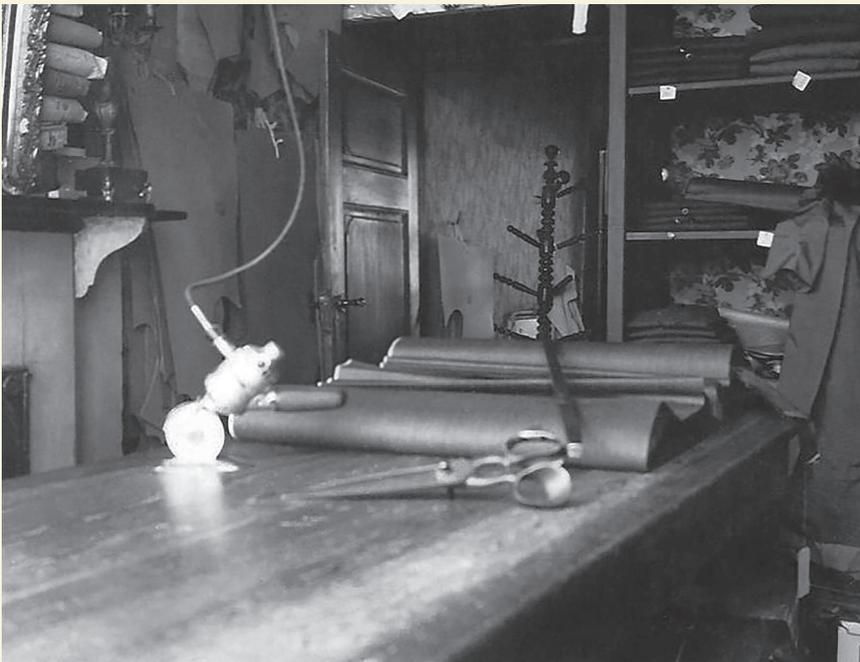
La marchandise, c'est un véhicule tiré par un fort cheval qui l'amène. Le temps de la déposer, si ce cheval y laisse son crottin, ce sont les moineaux qui s'amènent à la recherche de graines. Là où il y a un jardin, mais ce n'est pas le cas dans notre petite rue, c'est l'habitant qui vient ramasser ce bien précieux qu'il disposera autour de ses fraisiers. Ainsi procède mon grand-père.

La marchandise livrée est déballée. Les emballages, papiers, cartons, ficelles, toile de jute serviront encore de différentes façons. Emballer la marchandise vendue, fabriquer des étiquettes pour la vitrine. La toile de jute est pliée en plusieurs épaisseurs et ensuite cousue. Elle servira de torchon (de serpillière) pour nettoyer le carrelage du magasin et les pavés du trottoir, les eaux usées seront balayées jusqu'à l'avaloir. Ce qui reste



20, rue Nevice: la cuisine au fond du magasin, dans les années trente.

© Léon Wuidar.

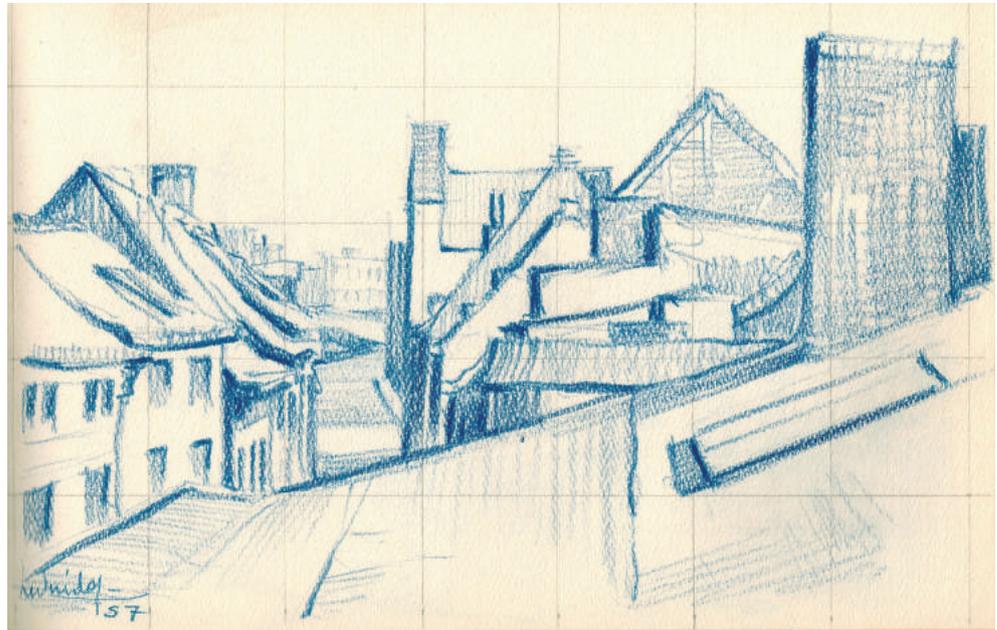


20, rue Nevice: l'atelier de coupe au premier, côté rue, dans les années trente.

© Léon Wuidar.

Léon WUIDAR, *Rue Neuvise*, 1957; dessin au crayon bleu 14 x 22 cm. C'est ce dessin qui inspirera, trois ans plus tard, la peinture de la rue Neuvise reproduite en couverture.

© Léon Wuidar.



des emballages, plié, tordu, servira de bûchettes dans le petit poêle installé pendant les grands froids. Les belles boîtes vides sont conservées dans une pièce à l'étage.

C'est tous les quinze jours que le contenu de la petite poubelle est enlevé.

Les bouteilles de verre sont consignées. Les journaux (le quotidien) sont conservés et revendus à un légumier qui en emballera sa marchandise. Les chutes de tissus sont triées et reprises par un chiffonnier pour être recyclées. C'est dans ce contexte que je réaliserai, plus tard dans les années cinquante, mes premières peintures sur des chutes d'unalut récupérées chez un menuisier.

Nous déménageons l'été 1948 dans la même rue, du numéro 20 au 14, entrant ainsi dans un espace beaucoup plus grand. Des travaux considérables nous offrent des pièces rectifiées, des sols neufs et un éclairage moderne. Plus rien n'est pareil. Mais c'est sans esprit!

L'immeuble du numéro 20 n'a cessé de se dégrader. Chaque enseigne nouvelle était accompagnée de multiples travaux. Laissée à l'abandon dans un état pitoyable, la maison a été rachetée par l'imprimeur Raymond Vervinckt. Il me l'annonça lui-même lors d'une rencontre à l'occasion d'un vernissage en Roture. Mais ce n'est pas tout. Ma surprise fut encore plus grande quand il me dit avoir retrouvé dans la cave, à l'occasion d'un grand nettoyage, deux billes en verre. Quelque temps plus tard, il eut la gentillesse de me les offrir m'évitant de m'entendre dire que j'avais « perdu mes billes ». Cette maison accueille aujourd'hui une librairie présentant le monde vivant et varié des petits éditeurs.

Souvenirs de la guerre

Des souvenirs, j'en ai. Pas trop quand même. Rien de l'évacuation en mai 1940, si ce n'est ce qui m'a été raconté. Avec ma mère et mes grands-



Pour acheter la suite,
[Cliquez ici](#)

Promenade le long de la
Meuse, hiver 1944.

© Léon Wuidar. Photo : photographe ambulant.